

Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon (« Agora Pocket »), 1994 [1904-1905].

Les notes de bas de page présentes dans le texte de Max Weber n'ont pas été reproduites dans les extraits suivants.

L'esprit du capitalisme

p. 49-57 : Cette éthique [de Benjamin Franklin] est entièrement dépouillée de tout caractère eudémoniste, voire hédoniste. Ici, le *summum bonum* peut s'exprimer ainsi : gagner de l'argent, toujours plus d'argent, tout en se gardant strictement des jouissances spontanées de la vie. L'argent est à ce point considéré comme une fin en soi qu'il apparaît entièrement transcendant et absolument irrationnel sous le rapport du « bonheur » de l'individu ou de l'« avantage » que celui-ci peut éprouver à en posséder. Le gain est devenu la fin que l'homme se propose ; il ne lui est plus subordonné comme moyen de satisfaire ses besoins matériels. Ce renversement de ce que nous appellerions l'état de choses naturel, si absurde d'un point de vue naïf, est manifestement l'un des *leitmotive* caractéristiques du capitalisme et il reste entièrement étranger à tous les peuples qui n'ont pas respiré son souffle. [...]

Gagner de l'argent – dans la mesure où on le fait de façon licite – est, dans l'ordre économique moderne, le résultat, l'expression de l'application et de la compétence au sein d'une *profession* ; et il est facile de voir que cette *activité*, cette application sont l'alpha et l'oméga de la morale de Franklin [...].

En effet, cette idée particulière – si familière pour nous aujourd'hui, mais en réalité si peu évidente – que le *devoir* s'accomplit dans l'exercice d'un métier, d'une profession [*Berufspflicht*], c'est l'idée caractéristique de l'« éthique sociale » de la civilisation capitaliste ; en un certain sens, elle en est le fondement. C'est une obligation que l'individu est supposé ressentir et qu'il ressent à l'égard de son activité « professionnelle », peu importe celle-ci.

[...] Mais les premiers cheminements de telles idées sont semés d'épines, bien plus que ne le supposent les théoriciens de la « superstructure ». Les idées ne s'épanouissent pas comme des fleurs. L'esprit du capitalisme, dans le sens que nous lui avons donné jusqu'ici, a dû, pour s'imposer, lutter contre un monde de forces hostiles. Un état d'esprit semblable à celui qui s'exprime dans les passages cités de Benjamin Franklin a rencontré l'approbation de tout un peuple. Il aurait été tout bonnement proscrit dans l'Antiquité aussi bien qu'au Moyen-Âge en tant qu'attitude sans dignité et manifestation d'une avarice sordide. Il en va de même, de nos jours encore, pour tous les groupes sociaux qui se trouvent moins directement sous la coupe du capitalisme moderne, ou qui lui sont le moins adaptés. Non pas peut-être – comme on l'a souvent dit – parce qu'aux époques précapitalistes la soif de profit aurait été encore inconnue ou moins vive. Ni parce que *l'auri sacra fames*, l'avidité pour l'or aurait été moindre jadis – ou le serait maintenant – hors des milieux du capitalisme bourgeois qu'à l'intérieur de sa sphère particulière ainsi que sont disposés à le croire de modernes romantiques pleins d'illusions.

La double signification du terme *Beruf* chez Luther : le métier et la vocation.

p. 90-91 : Ce nouveau sens du mot [*Beruf*] correspond à une idée nouvelle, il est un produit de la Réforme. Ce fait est généralement admis. Sans doute voyons-nous apparaître dès le Moyen-Âge, et même à l'époque hellénistique tardive, les premiers éléments d'une telle évaluation

positive de l'activité quotidienne. Nous en reparlerons plus tard. Mais estimer que le devoir s'accomplit dans les affaires temporelles, qu'il constitue l'activité morale la plus haute que l'homme puisse s'assigner ici-bas – voilà sans conteste le fait absolument nouveau. Inéluctablement, l'activité quotidienne revêtait ainsi une signification religieuse, d'où ce sens [de vocation] que prend la notion de *Beruf*. Celle-ci est l'expression du dogme, commun à toutes les sectes protestantes, qui rejette la discrimination catholique des commandements moraux en *praecepta* et *consilia*. L'unique moyen de vivre d'une manière agréable à Dieu n'est pas de dépasser la morale de la vie séculière par l'ascèse monastique, mais exclusivement d'accomplir dans le monde les devoirs correspondant à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société [*Lebensstellung*], devoirs qui deviennent ainsi sa « vocation » [*Beruf*].

Cette idée se développe chez Luther au cours de la première décennie de son activité de réformateur.

La prédestination chez Calvin.

p. 114-116 : « La signification de la prédestination pour [Calvin] s'est sensiblement accrue au cours des controverses avec ses adversaires de théologie. [...] Dieu n'existe pas pour l'homme, c'est l'homme qui existe pour Dieu ; et toute la création – même si pour Calvin il est hors de doute que seule une petite fraction de l'humanité est appelée au salut éternel – ne prend son sens qu'en tant que moyen de cette fin qu'est la glorification de la majesté de Dieu. Appliquer les normes de la « justice » terrestre à ses décrets souverains est dépourvu de sens et insulte à sa majesté, car lui, et lui seul, est *libre*, c'est-à-dire n'est subordonné à aucune loi. Nous ne pouvons comprendre ses décrets, ou même en prendre simplement connaissance, que dans la mesure où il lui plaît de nous les communiquer. Force nous est de nous en tenir à ces seuls fragments de la vérité éternelle ; tout le reste – le *sens* de notre destin individuel – est entouré de mystère qu'il est impossible de percer et présomptueux de vouloir approfondir.

Si, d'aventure, les réprouvés s'avisent de se plaindre d'un sort immérité, ils se comporteraient comme des animaux qui déploieraient de ne pas être nés hommes. Car toute créature est séparée de Dieu par un abîme infranchissable et ne mérite que la mort éternelle, dans la mesure où Dieu, pour la glorification de sa majesté, n'en a pas décidé autrement. Nous savons seulement qu'une partie de l'humanité sera sauvée, l'autre damnée. Admettre que le mérite ou la culpabilité des humains ait une part quelconque dans la détermination de leur destin reviendrait à considérer que les décrets absolument libres de Dieu, et pris de toute éternité, puissent être modifiés sous l'influence humaine – pensée qu'il n'est pas possible de concevoir. Le « Père qui est aux cieux », le Père du Nouveau Testament, le Père humain et compréhensif qui se réjouit du retour du pécheur, comme le ferait une femme de la pièce d'argent retrouvée, se transforme ici en être transcendant, par-delà tout entendement humain, qui, de toute éternité, a attribué à chacun son destin et a pourvu aux moindres détails de l'univers. Il en est ainsi en vertu d'arrêts insondables, irrévocables, au point que la grâce de Dieu est aussi impossible à perdre pour ceux à qui elle a été accordée, qu'impossible à gagner pour ceux à qui elle a été refusée.

Dans son inhumanité pathétique, cette doctrine devait [marquer] l'état d'esprit de toute une génération qui s'est abandonnée à sa grandiose cohérence et engendrer avant tout, chez chaque individu, le sentiment d'une *solitude intérieure* inouïe. Dans l'affaire la plus importante de sa vie, le salut éternel, l'homme de la Réforme se voyait astreint à suivre seul son chemin à la rencontre d'un destin tracé pour lui de toute éternité. Rien, ni personne, ne pouvait lui venir en aide.

L'angoisse du salut

p. 127-132 : « Dans la pratique du soin des âmes, les pasteurs ne pouvaient s'en satisfaire, car ils étaient en contact immédiat avec les tourments engendrés par cette doctrine. La pratique pastorale s'accommoda donc des difficultés, et le fit de diverses façons. Dans la mesure où la prédestination ne subissait pas une nouvelle interprétation, ne se trouvait pas adoucie, et au fond, abandonnée, apparurent deux types caractéristiques, liés l'un à l'autre, de conseils pastoraux. D'une part, se considérer comme élu constituait un devoir ; toute espèce de doute à ce sujet devait être repoussé en tant que tentation du démon, car une insuffisante confiance en soi découlait d'une foi insuffisante, c'est-à-dire d'une insuffisante efficacité de la grâce. L'exhortation de l'apôtre d'avoir à « s'affermir » dans sa vocation personnelle est interprétée comme le devoir de conquérir dans la lutte quotidienne la certitude subjective de sa propre élection et de sa justification. A la place des humbles pécheurs auxquels Luther promet la grâce s'ils se confient à Dieu avec une foi repentante, surgissent les « saints », conscients d'eux-mêmes, que nous retrouvons en ces marchands puritains à la trempe d'acier des temps héroïques du capitalisme et dont les exemplaires isolés se rencontrent encore de nos jours. D'autre part, afin d'arriver à cette confiance en soi, le *travail sans relâche dans un métier* est expressément recommandé comme le seul moyen le meilleur. Cela, et cela seul, dissipe le doute religieux et donne la certitude de la grâce.

Que l'activité temporelle soit capable de donner cette certitude, qu'elle puisse être, pour ainsi dire, considérée comme le moyen approprié pour réagir contre les sentiments d'angoisse religieuse, on en trouve la raison dans les particularités profondes des sentiments religieux professés dans l'Eglise réformée.

[...] Autant les bonnes œuvres sont absolument impropres comme moyen pour obtenir le salut – l'écu lui-même restant une créature, tout ce qu'il fait est infiniment éloigné de ce que Dieu exige - , autant elles demeurent indispensables comme signes d'élection. Moyen technique, non pas sans doute d'acheter le salut, mais de délivrer de l'angoisse du salut.

L'ascétisme protestant et la rationalisation des conduites de vie

p. 134-135 : « Le « désenchantement » [*Entzauberung*] du monde – l'élimination de la magie en tant que technique du salut – n'a pas été mené aussi loin par le catholicisme que par le puritanisme (et avant celui-ci, par le judaïsme). Le catholique avait à sa disposition l'absolution de son Eglise pour compenser sa propre imperfection. Le prêtre était un magicien accomplissant le miracle de la transsubstantiation et il disposait du pouvoir des clés. On pouvait se tourner vers lui dans le repentir et la contribution ; en administrant les sacrements, il dispensait le rachat, l'espoir de la grâce, la certitude du pardon, assurant par là la *décharge* de cette monstrueuse *tension* à laquelle son destin condamnait le calviniste, sans évaison possible ni adoucissement aucun. Pour celui-ci, point ces consolations amicales et humaines. Il ne pouvait non plus espérer – comme le catholique ou même le luthérien – compenser ses heures de faiblesse et de dissipation par une bonne volonté accrue. Le Dieu du calvinisme réclamait non pas des bonnes œuvres isolées, mais une vie tout entière de bonnes œuvres érigées en système. Pas question du va-et-vient catholique, authentiquement humain, entre péché, repentir, absolution, suivis derechef du péché. Ni de tirer d'une vie, considérée dans son ensemble, un solde qui puisse être compensé par des pénitences temporelles, expié par le moyen des grâces de l'Eglise.

La pratique morale courante, ainsi dépouillée de son absence de plan et de système, se trouvait donc façonnée en une méthode conséquente appliquée à l'ensemble de la conduite [...].

La vie du « saint » était exclusivement dirigée vers une fin transcendante : le salut. Pour cette raison précisément, elle était totalement *rationalisée* en ce monde, et dominée entièrement par ce but unique : accroître la gloire de Dieu.

Les « affinités électives » entre éthique protestante et esprit capitaliste

p. 188-190 : « L'ascétisme paraît ici dirigé contre toute espèce d'aspiration à l'acquisition des biens temporels. Des écrits puritains on peut tirer d'innombrables exemples de la malédiction qui pèse sur la poursuite de l'argent et des biens matériels, exemples qu'on opposera à la littérature éthique du Moyen-Âge, beaucoup plus accommodante.

Ces scrupules étaient des plus sérieux ; il ne faut pas moins y regarder de plus près pour en pénétrer la signification éthique véritable et les implications. Ce qui est réellement condamnable du point de vue moral, c'est le *repos* dans la possession, la *jouissance* de la richesse et ses conséquences : oisiveté, tentations de la chair, risque surtout de détourner son énergie à la recherche d'une vie « sainte ». Et ce n'est pas dans la mesure où elle implique le danger de ce repos que la possession est tenue en suspicion. En effet, le repos éternel des saints a son siège, lui, dans l'au-delà ; sur terre, l'homme doit, pour assurer son salut, « faire la besogne de Celui qui l'a envoyé, aussi longtemps que dure le jour » [Jean, IX, 4]. Ce n'est ni l'oisiveté ni la jouissance, mais l'activité seule qui sert à accroître la gloire de Dieu, selon les manifestations sans équivoque de sa volonté.

Gaspiller son temps est donc le premier, en principe le plus grave, de tous les péchés. Notre vie ne dure qu'un moment, infiniment bref et précieux, qui devra « confirmer » [*festmachen*] notre propre élection. Passer son temps en société, le perdre en « vains bavardages », dans le luxe, voire en dormant plus qu'il n'est nécessaire à la santé – six à huit heures au plus –, est passible d'une condamnation morale absolue. On ne soutient pas encore, comme Franklin, que le temps c'est de l'argent, mais au spirituel pareille sentence est pour ainsi dire tenue pour vraie. Le temps est précieux, infiniment, car chaque heure perdue est soustraite au travail qui concourt à la gloire divine. Aussi la contemplation inactive, en elle-même dénuée de valeur, est-elle directement répréhensible lorsqu'elle survient aux dépens de la besogne quotidienne. Car elle plaît *moins* à Dieu que l'accomplissement pratique de sa volonté dans un métier [*Beruf*].

p. 209- 224 : Pour résumer ce que nous avons dit jusqu'à présent, l'ascétisme protestant, agissant à l'intérieur du monde, s'opposa avec une grande efficacité à la *jouissance* spontanée des richesses et freina la *consommation*, notamment celle des objets de luxe. En revanche, il eut pour effet psychologique de *débarrasser* des inhibitions de l'éthique traditionaliste le *désir d'acquérir*. Il a rompu les chaînes [qui entravaient] pareille tendance à acquérir, non seulement en la légalisant, mais aussi, comme nous l'avons exposé, en la considérant comme directement voulue par Dieu.

[...] Si pareil frein à la consommation s'unit à pareille poursuite débridée du gain, le résultat pratique va de soi : le capital se forme par l'épargne forcée ascétique. Il est clair que les obstacles qui s'opposaient à la consommation des biens acquis favorisaient leur emploi productif en tant que capital à *investir*.

Ces profonds mouvements religieux – dont l'importance pour le développement économique tenait surtout à l'influence *éducative* de leur ascétisme – n'exerçaient, en général, leur plein

effet sur *l'économie* qu'une fois retombée la vague de l'enthousiasme religieux. L'ardeur de la quête du royaume de Dieu commençait à se diluer graduellement dans la froide vertu professionnelle ; la racine religieuse dépérissait, cédant la place à la sécularisation utilitaire. C'est à ce moment que, pour employer les termes de Dowden, fit son apparition dans l'imagination populaire « Robinson Crusoé », l'*homo œconomicus* isolé, qui poursuit, par-dessus le marché, son œuvre missionnaire [...].

Un *éthos* spécifiquement *bourgeois de la besogne* avait pris naissance. Ayant conscience de se tenir dans la plénitude de la grâce de Dieu, d'être manifestement une créature bénie, aussi longtemps qu'il demeurait dans les limites d'une conduite formellement correcte, que sa conduite morale était irréprochable et que l'usage qu'il faisait de ses richesses n'était en rien choquant, l'entrepreneur bourgeois pouvait veiller à ses intérêts pécuniaires ; mieux, son devoir était d'agir de la sorte. En outre, la puissance de l'ascétisme religieux mettait à sa disposition des ouvriers sobres, consciencieux, d'une application peu commune, faisant corps avec une tâche considérée comme un but voulu par Dieu.

Enfin, elle lui donnait l'assurance réconfortante que la répartition inégale des biens de ce monde répond à un décret spécial de la Providence qui, avec ces différences comme avec la grâce particulière, poursuit des fins pour nous secrètes. Calvin lui-même n'avait-il pas émis l'assertion citée que ce n'est qu'autant que le « peuple » - c'est-à-dire la masse des ouvriers et des artisans – demeure dans la pauvreté qu'il reste dans l'obéissance de Dieu ?

[...] Le puritain *voulait* être un homme besogneux – et nous sommes *forcés* de l'être. Car lorsque l'ascétisme se trouva transféré de la cellule des moines dans la vie professionnelle et qu'il commença à dominer la morale séculière, ce fut pour participer à l'édification du cosmos prodigieux de l'ordre économique moderne. Ordre lié aux conditions techniques et économiques de la production mécanique et machiniste qui détermine, avec une force irrésistible, le style de vie de l'ensemble des individus nés dans ce mécanisme – et pas seulement de ceux que concerne directement l'acquisition économique. Peut-être le déterminera-t-il jusqu'à ce que la dernière tonne de carburant fossile ait achevé de se consumer. Selon les vues de Baxter, le souci des biens extérieurs ne devait peser sur les épaules de ses saints qu'à la façon d' « un léger manteau qu'à chaque instant l'on peut rejeter ». Mais la fatalité a transformé ce manteau en une cage d'acier.

En même temps que l'ascétisme entreprenait de transformer le monde et d'y déployer toute son influence, les biens de ce monde acquéraient sur les hommes une puissance croissante et inéluctable, puissance telle qu'on en avait jamais connue auparavant. Aujourd'hui, l'esprit de l'ascétisme religieux s'est échappé de la cage – définitivement ? qui saurait le dire... Quoi qu'il en soit, le capitalisme vainqueur n'a plus besoin de ce soutien depuis qu'il repose sur une base mécanique. Il n'est pas jusqu'à l'humeur de la philosophie des Lumières, la riante héritière de cet esprit, qui ne semble définitivement s'altérer ; et l'idée d'accomplir son « devoir » à travers une besogne hante désormais notre vie, tel le spectre de croyances religieuses disparues. Lorsque l' « accomplissement » [du devoir] professionnel ne peut être directement rattaché aux valeurs spirituelles et culturelles les plus élevées – ou bien, inversement, lorsqu'il ne peut plus être ressenti comme une simple contrainte économique, l'individu renonce, en général, à le justifier. Aux Etats-Unis, sur les lieux mêmes de son paroxysme, la poursuite de la richesse, dépouillée de son sens éthico-religieux, a tendance aujourd'hui à s'associer aux passions purement agonistiques, ce qui lui confère le plus souvent le caractère d'un sport.

Remarques épistémologiques.

p. 101-102 : « Si, dans nos recherches sur les rapports entre l'éthique des vieux protestants et le développement de l'esprit capitaliste, nous partons des créations de Calvin, du calvinisme et des autres sectes puritaines, il ne faut pas en déduire pour autant que nous nous attendons à rencontrer chez l'un des fondateurs ou des représentants de ces mouvements religieux, comme *but* de l'effort de sa vie, l'éveil de ce que nous appelons « esprit capitaliste », et cela en quelque sens que ce soit. Nous ne croyons certes pas que la recherche des biens de ce monde, conçue comme une fin en elle-même, ait jamais revêtu une valeur éthique pour aucun d'entre eux. [...] Le salut des âmes – et lui seul – tel fut le pivot de leur vie, de leur action. Leurs buts éthiques, les manifestations pratiques de leurs doctrines étaient tous ancrés là, et n'étaient que les *conséquences* de motifs purement religieux. C'est pourquoi nous devons nous attendre à ce que les effets de la Réforme sur la culture, pour une grande part – sinon, de notre point de vue particulier, la part prépondérante – aient été des conséquences imprévues, *non voulues*, de l'œuvre des réformateurs, conséquences souvent fort éloignées de tout ce qu'ils s'étaient proposés d'atteindre, parfois même en contradiction avec cette fin.

p. 226-227 : Ici, nous nous sommes bornés à tenter, sur un point essentiel certes, de ramener à leurs causes [*Motive*] le fait lui-même et les modalités de son influence. Resterait à élucider la façon dont l'ascétisme protestant a été à son tour influencé, dans son caractère et son devenir, par l'ensemble des conditions sociales, en particulier par les conditions *économiques*. Fût-il pétri de bonne volonté, l'homme moderne est incapable d'accorder aux idées religieuses l'importance qu'elles méritent pour les conduites, la culture et le caractère national. Est-il nécessaire de protester que notre dessein n'est nullement de substituer une interprétation causale exclusivement « matérialiste », une interprétation spiritualiste de la civilisation et de l'histoire qui ne soit pas moins unilatérale ? *Toutes deux* appartiennent au domaine du *possible* ; il n'en demeure pas moins que, dans la mesure où elles ne se bornent pas au rôle de travail préparatoire, mais prétendent apporter des conclusions, l'une et l'autre servent aussi mal à la vérité historique.

Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon (« Agora Pocket »), 1994 [1904-1905].

Les notes de bas de page présentes dans le texte de Max Weber n'ont pas été reproduites dans les extraits suivants.

- 1- Qui est Max Weber ?
- 2- Qui est Benjamin Franklin ?
- 3- Qui est Luther ?
- 4- Qui est Calvin ?
- 5- Qu'est-ce que la Réforme ?
- 6- Comment Weber caractérise-t-il l'esprit du capitalisme ?
- 7- Quels changements dans les modes de vie des protestants la double signification du terme *Beruf* traduit-elle ?
- 8- Quel est le lien entre la doctrine de la prédestination de Calvin et l'implication des calvinistes dans un « travail sans relâche dans un métier » ?
- 9- Pourquoi Weber considère-t-il que le protestantisme a mené le « désenchantement du monde » plus loin encore que le catholicisme ?
- 10- Dans quelle mesure finalement Weber considère-t-il que le protestantisme a favorisé l'émergence du capitalisme ?
- 11- Pouvez-vous expliquer la célèbre affirmation de Weber : « Le puritain *voulait* être un homme besogneux – et nous sommes *forcés* de l'être » ?

